

Corrigé de la dissertation

Les écrivains ont-ils pour mission essentielle de célébrer ce qui fait la grandeur de l'être humain?

Il serait possible de fournir comme toute réponse à toute interrogation sur la vocation de la littérature le pied de nez de Maupassant formulé à propos du roman dans sa préface de *Pierre et Jean* lorsqu'il renvoie dos à dos ceux qui demandent à l'écrivain qu'il les attendrisse, qu'il les fasse rire, les fasse rêver, les fasse réléchir, etc. On pourrait alors dire que la littérature affranchie de tout cahier des charges n'a pas de mission. Ce serait un peu facile cependant, car on est en droit de se demander ce que l'art peut face au réel: le cautionner, vivre en bonne intelligence avec lui, l'ignorer superbement ou dans un grand péché d'orgueil lui donner sens et même, l'embellir.

Faut-il voir dans l'écrivain l'alchimiste capable de célébrer la grandeur et embellir notre vision globale de l'humain? A la suite de Baudelaire celui qui transforme la boue en or? Ou bien célébrer quelque grandeur n'est-ce pas faire entorse au réel premier et dernier dont l'art ne serait jamais qu'un éphémère divertissement? Que doit exactement l'art au réel? Quel degré d'allégeance le premier doit-il au second? La mission de la littérature s'il doit y en avoir une, doit-elle résider dans la docilité ou l'indocilité, la conformité ou l'écart, la fidélité ou l'infidélité? La célébration en forme de valorisation ou bien la célébration plus subtile, en forme de rappel à l'ordre déguisé?

Nous verrons d'abord que l'on peut attendre de la littérature qu'elle héroïse et embellisse un réel souvent sordide et en propose une galvanisante réécriture. Puis nous examinerons les cas où la littérature, loin de corriger ou éclaircir le réel, estime lui rendre d'autant mieux justice qu'elle prend aussi en compte la petitesse des hommes et du monde. Enfin, nous nous demanderons dans quelle mesure toute littérature, fruit d'une écriture humaine destinée à être lue par des lecteurs humains, n'est pas forcément et fatalement un grandissement de l'homme.

Le sujet invite à examiner qui de Georges Duoy ou Bernard Rieux, qui de Céline ou René Char parle mieux et met le mieux en valeur l'humanité. On serait très tenté de voir dans le héros de la peste ou dans la poésie lyrique et prophétique d'un Char de véritables exemples et de là, des entreprises plus sûres de la valorisation de l'homme. Un Malraux dans *les Conquérants* semble en effet mieux exalter le grandissement de l'homme que *Don Quichotte* qui en dénombre plutôt les faiblesses et les imperfections. Est-ce pour autant la mission (et essentielle) de l'écrivain? En certaines époques, on peut penser qu'il y avait un enjeu à proposer de l'homme une peinture quelque peu flatteuse, apte à redonner à l'homme le coup de fouet moral dont il avait besoin. La littérature aurait une valeur curative à assumer: quand Zola fait émerger du Voreux un Lantier ou donne le mot final de son cycle romanesque à l'héroïque docteur Pascal, c'est pour opposer un démenti formel au ravages de la révolution industrielle dont le prix à payer fut très lourd pour le prolétariat exploité. Dans le sordide de la pauvreté urbaine, dans l'arbitraire du Second Empire, proposer des modèles galvanisants et émouvants comme Gavroche ou Valjean permet de supporter le poids du désespoir d'une Fantine. La littérature serait le contrepoids à une époque. Bernard Rieux en 1947 est ainsi, dans

la Peste dont il est le héros, est la réponse qui doit redonner foi en l'homme après la seconde guerre mondiale et la Shoah.

Bien-sûr croire en un tel pouvoir de la littérature, c'est sans doute lui donner une faculté qu'elle n'a pas: réécrire l'histoire. Ainsi, la valorisation n'est-elle pas déjà une altération de la vérité voire un pernicieux mensonge sur ce l'homme auquel on prétend faire la part belle? Ainsi, Rastignac incarnant au début du siècle dans *le Père Goriot* le triomphe d'un homme confiant en lui et en sa bonne étoile comme jamais certes flatte le volontarisme de la jeunesse et illustre avec vigueur l'adage selon lequel *la fortune sourit aux audacieux*. Mais Rastignac est-il vraiment son siècle? Et est-il vraiment l'homme? Est-il vraiment la jeunesse? Il n'en porte en tout cas pas la fragilité touchante ni la part d'erreur pardonnable. Tout en célébrant une part de la grandeur de l'être humain (la tenacité, la force, le culot), il en occulte aussi tout un pan (la fragilité, le doute, la douceur).

Célébrer l'homme ne condamne pas forcément à en masquer la complexité voire la noirceur.

On peut penser que rendre hommage à la grandeur de l'homme, c'est aussi rendre justice à l'étendue de ses possibles, bons comme mauvais, grands et petits. Quand Aimé Césaire entame son *Cahier d'un retour au pays natal* et entreprend de redonner une place à l'homme noir, il ne commence pas, contre toute attente par un éloge de sa Martinique natale (et en cela, il n'a rien d'un Saint John Perse qui se souvient en embellissant et transcendant, dans *Eloges*) : il y évoque sans détour les "pustules", les "larbins" et le "soleil vénérien". La maladie et la mort, bien qu'omniprésentes, ne conduisent pourtant pas à une dévalorisation de l'homme.

On reconnaît même à *l'Etranger*, qui ne grandit en rien l'homme mais le laisse à sa petite taille commune (le héros fréquente une certaine "Marie", son ami s'appelle "Georges" et les dimanches, comme à peu près tous les hommes méditerranéens, il va au café... Tout est donc bien désespérément normal et banal.) la capacité mieux que la plupart des romans la teneur de l'humain en tant que vide existentiel et incarnation de l'absurde au sens camusien.

Faudrait-il disqualifier les pièces de Ionesco, au motif qu'elles ne montrent pas le meilleur de l'homme? Eliminer Jacques-père, Jacques-mère, éradiquer les nombreux rhinocéros, refouler les Smith et les Martin sous prétexte qu'ils ne renvoient pas une image positive de l'homme? La littérature n'a pas à être hagiographique ou alors il nous faudrait compter sans l'oeuvre de La Fontaine, sans celle de Racine, sans de Mauriac, sans celle Yasmina Reza... autant de littérature qui sous forme d'apologue plus ou moins assumés, montrent de l'homme y compris sa petitesse et sa médiocrité. Et pourtant Thérèse Desqueyroux est fascinante, Phèdre nocive mais si touchante, et le loup ou le lion désespérants mais justement si humains. Dans *Clôture de l'amour* de Pascal Rambert, un Stan vindicatif et cruel s'oppose à une Audrey excessive et dévorante et pourtant, nombreux sont ceux qui y voient justement un éloge des outrances amoureuses et une mise à nu hyperbolique des passions humaines. L'éloge ne naît donc pas forcément de l'explicite valorisation: il peut aussi surgir d'une honnêteté inouïe (et certes risquée) à propos de l'homme.

Ainsi on en finit par se demander, puisque même les contre-performances de l'homme ne gâchent pas son humanité et n'entament pas l'intérêt du lecteur à les lire, si tout acte d'écriture littéraire n'est déjà pas par nature une valorisation de l'homme.

S'emparer d'un sujet et lui apposer un traitement choisi, esthétique, stylistique, n'est-ce pas déjà le réhabiliter, le grandir et l'embellir?

Zola affirmant que tout passant dans la rue fait déjà un héros, Baudelaire se lançant le défi de transformer la boue en or... La littérature en tant que proposition alternative au réel ou même transfiguration du réel remet forcément de l'ordre dans le chaos et de l'exception dans le sordide: même les poésies du quotidien ne s'en tiennent pas au trivial dont elles semblent partir (l'huitre de Ponge ne conduit-elle pas au "firmament" et à la "perle"?) et même la laideur (y compris lorsqu'elle est présentée comme telle) devient extraordinaire dans une langue d'auteur: le "cou de taureau" que Zola lui attribue fait que Laurent, la brute criminelle de *Thérèse Raquin* devient un colosse à la puissance évocatrice quasi mythique. Même quand Zola veut montrer la petitesse humaine par le biais des images et des constructions métaphoriques, c'est la grandeur qu'il finit par extraire de son personnage passé de repoussoir moral à créature mythique.

Les écrivains ne sont sans doute pas des professionnels du prêche ou de la prédication chargés d'édifier des foules; qui attend encore d'un écrivain qu'il sermonne? C'est peut-être justement ceux qui parmi les écrivains reconnus comme ceux qui ont le mieux posé la question de l'homme (Montaigne, Dostoïevski, Camus, Char...), dans son indécision et sans céder à la facilité d'une connotation (méliorative ou péjorative) prise pour acquise, c'est chez ces observateurs férocement dubitatifs d'une nature humaine admise comme essentiellement ambivalente, que l'on trouve le plus de force du contraste et d'ambiguïté dans leur peinture de l'homme, qui ne cherche pas tant à célébrer qu'à mettre à jour et faire vivre. Meursault et Rieux seraient les deux faces d'un même constat (l'absurde qui paralyse le premier, tout en poussant le second à l'action), Hermione et Bérénice racontent peut-être la même histoire (celle de l'amour comme part incontrôlable et donc fatalement humaine du sujet cartésien) ou le Char qui rédige avec une confiance démesurée dans le lyrisme sa *lettera amorosa* et s'ajoute, sans le contredire fondamentalement, au Char littéralement désorienté et violemment sceptique, pris en étau entre les expressions égales en puissance du bien et du mal en 1941-1942 dans ses deux billets à Francis Curel.

La littérature a-t-elle quelque vocation didactique? Cosmétique? Curative? Rien n'est moins sûr. Ce serait à la fois lui faire trop d'honneur et la faire tomber dans un orgueil qu'elle ne mérite pas non plus.

René CHAR dont il fut question au-dessus répondrait à la question posée que "célébrer la grandeur de l'homme" n'est pas l'objet de la littérature parce que l'homme n'est de toute façon ce terrain conquis et qu'on ne saurait a priori lui reconnaître ni petitesse ni grandeur: la littérature serait plutôt le témoin toujours à l'affût de la réversibilité d'une humanité ni grande ni petite en soi. Dès lors, l'écrivain se retrouve tantôt à blâmer l'être humain, tantôt à le célébrer, devant parfois l'exhorter, parfois le mettre en garde, avec la modestie de celui qui "tire parti d'une olive" et qui avec lucidité ne perd pas de vue non plus que ses "loyaux adversaires" d'aujourd'hui ont été longtemps ses "vieux ennemis".